

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'artisan professionnel

Sébastien Lavoie

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70590ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, S. (2013). L'artisan professionnel. *Lettres québécoises*, (152), 60–61.

L'artisan professionnel

Les Éditions Nota bene fêtent leurs quinze ans. Voilà en effet vingt-cinq ans que naissait Nuit blanche éditeur, excroissance de la revue du même nom fondée, elle, six ans plus tôt... Mais reprenons, devant votre confusion, du début.

Tout comme la revue dont elle est issue — *Nuit blanche* —, la maison d'édition fondée par Anne-Marie Guérineau et Denis LeBrun s'est cantonnée lors de sa fondation quasi exclusivement dans le champ des études littéraires. Et, dès les débuts de Nuit blanche éditeur, les instigateurs de la maison d'édition se sont adjoint les services de Guy Champagne, l'actuel éditeur de Nota bene. Il est entré au sein de celle-ci à titre de directeur littéraire. Deux ans à peine après la fondation de Nuit blanche éditeur, M. LeBrun quittait à la fois la revue et la maison d'édition. M. Champagne se portera alors acquéreur de ses actions dans la maison d'édition et, lorsque M^{me} Guérineau se retirera à son tour afin de se consacrer entièrement à sa revue, huit ans plus tard, il deviendra l'unique propriétaire de ce qui ne pouvait plus s'appeler Nuit blanche éditeur.

Guy Champagne

Le 23 septembre 1949, les États-Unis donnaient naissance à Bruce Springsteen alors que le Québec voyait naître Guy Champagne. M'est avis qu'on a gagné au change. Originaire de la région de Montréal, l'universitaire a surtout fait carrière dans la ville de Québec : « J'y suis allé pour trois ans, j'y suis resté quarante ans. » À l'Université Laval, il dirigera pendant quelque trente années ce qui allait devenir le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), travail qu'il prétend n'avoir pourtant accepté d'accomplir que pour un seul trimestre... C'est qu'on n'échappe pas à sa vocation.

C'est nul autre que Gaston Miron qui a d'abord été son mentor éditorial à l'époque où il dirigeait, pour le compte de l'Hexagone, une collection universitaire. Et Miron lui prodiguera des conseils « jusqu'à la fin de sa vie ». Jacques Chouinard, un « grand éditeur scientifique », a aussi eu, aux Presses de l'Université Laval (PUL), une grande influence sur M. Champagne, lui montrant l'importance d'être extrêmement rigoureux, plus rigoureux que n'importe quel autre éditeur, tout simplement parce qu'un essai se doit de « traverser les âges ».

Au CRILCQ, « une des difficultés que l'on avait, c'était de trouver des éditeurs pour faire le genre de livre pas payant que nos chercheurs produisaient ». Le Centre, qui avait des fonds, cherchait donc un organisme afin de produire des livres clé en main ; cet organisme souhaitait fournir à un éventuel partenaire indépendant un manuscrit prêt à être publié... M. Champagne collaborait déjà avec la revue *Nuit blanche*, et il s'en ouvrit donc à Denis LeBrun et à Anne-Marie Guérineau qui, eux, voulaient déjà mettre sur pied une maison d'édition... D'où la naissance de Nuit blanche éditeur.

Aller du point NB au point NB

En vendant ses parts, Anne-Marie Guérineau a posé une condition à Guy Champagne : que la maison d'édition change de nom. Cela faisait son affaire, puisqu'une dénomination commune à la fois à la revue et à la maison d'édition entraînait un lot de quiproquos parfois fâcheux, notamment avec des auteurs qui se plaignaient à l'éditeur de livres que la revue ne parlait pas de leur ouvrage... Par ailleurs, et dès qu'il a été seul



GUY CHAMPAGNE



à la barre de la maison d'édition, M. Champagne a entrepris d'élargir le mandat de celle-ci à toutes les sciences humaines. Cela entraînait un autre problème, me dira l'éditeur :

Pour le milieu universitaire, « Nuit blanche », ça faisait « polar ». En France, on me le reprochait en me disant : « Ça ne fait pas sérieux ».

Il avait donc été convenu que Nuit blanche éditeur n'existerait plus, mais le nouveau nom n'était pas encore trouvé et le professeur Richard Saint-Gelais avait besoin que son livre sorte. Il paraîtra donc à l'enseigne « NB Université » et sera le seul livre à jamais paraître sous ce nom.

La petite maison d'édition tirant historiquement à moins de 500 exemplaires — aujourd'hui à 350, 400 exemplaires, « avec ça, je suis bon pour dix ans » — n'avait pas les moyens, on s'en doute, de refaire toute sa paperasse et son logo. M. Champagne se dit alors qu'il serait bien qu'il réussisse à conserver, à tout le moins, ce dernier élément... Dans son bureau, à l'université, l'éditeur avait alors un grand NB dessiné sur un mur et un ami français, débarquant dans cette pièce, vit alors ces deux lettres et lui demanda si cela voulait dire « Notez bien ». Un déclic s'opéra alors dans la tête de l'éditeur qui lui répond, du tac au tac : « Non, c'est le nom de ma nouvelle maison d'édition ! »

Ainsi naissaient, sur les cendres de Nuit blanche éditeur, les Éditions Nota bene.

Passions & Subventions

Quel est l'intérêt de faire du livre savant en dehors de l'université ? Les universitaires ne sont-ils pas, après tout, les mieux placés pour faire ce genre de publications ? À cela, M. Champagne me répond que l'approche universitaire est plus technique, avec un peu moins de devoir de vulgarisation et destinée à un réseau assez fermé. Dans les différentes publications universitaires, « on joue peu le jeu de la librairie ».

C'est d'ailleurs les libraires qui ont défendu en premier les Éditions Nota bene. Ils étaient aux premières loges pour voir tout le travail

d'accompagnement que la maison d'édition faisait de ses livres à travers, notamment, le travail des attachés de presse. Puis, dira M. Champagne, à l'époque où fut lancée sa maison d'édition, les livres universitaires « étaient laids ». Il confie d'ailleurs avoir eu un « petit haut-le-cœur » lorsqu'on lui a mis sa propre œuvre, publiée aux PUL, dans les mains.

Sinon, la plus grande différence entre des presses universitaires et Nota bene se trouve au point de vue de la feuille de paye, le PDG vivant uniquement de sa retraite d'universitaire. Les membres du comité de lecture non plus ne sont pas payés, bien que ces gens, issus de tous les milieux universitaires, soient essentiels au fonctionnement de la maison d'édition : « C'est extraordinaire ! Sans leur travail, Nota bene n'existerait pas. » L'éditeur s'assure toujours de faire lire ses manuscrits par des gens appartenant à un domaine différent de celui dont est issu l'ouvrage afin de s'assurer qu'il n'intéressera pas qu'une poignée de chercheurs ou d'étudiants. C'est une des choses que Gaston Miron lui a apprises : « Toujours élargir son lectorat. » Les lecteurs de Nota bene sont parfois européens, bien que la distance limite les choses, et ne sont pas toujours que des intellectuels qui aiment lire. Ce sont parfois aussi des gens de la rue dont les remarques sont prises en compte par l'éditeur.

L'apport des organismes subventionnaires est tout aussi essentiel. « S'il n'y avait pas le Conseil des arts derrière nous, on fermerait nos portes. Parce qu'on n'y arriverait pas. Tous nos livres, ou à peu près, sont déficitaires. » Tout au long de l'entrevue, M. Champagne reviendra sans cesse à ce Conseil qu'il tient en haute estime et qui a su se garder des ingérences politiques. Il est moins tendre avec Patrimoine canadien et avec la SODEC, cet organisme pourtant « essentiel » qui verse à sa maison d'édition moitié moins d'argent que ce qu'elle verse à un éditeur littéraire. C'est que la SODEC vient en aide aux écrivains et que Nota bene défend des chercheurs...

Comme un poisson dans l'écosystème

C'est dans ses nouveaux locaux de la rue Saint-Laurent que j'ai rencontré Guy Champagne. En effet, Nota bene venait tout juste de déménager de Québec pour s'installer à Montréal. Tellement tout juste, en fait, qu'il n'avait pas encore reçu ses meubles. En entrevue, il m'a tout de suite précisé qu'il n'était pas vital pour sa maison de déménager, la raison de ce mouvement alliant des considérations professionnelles et personnelles. À 64 ans, l'éditeur trouvait de plus en plus pénible de faire le trajet Québec-Montréal en autocar cinq fois par mois. « On a beau dire qu'on peut travailler dans l'autobus, ce n'est pas la même chose. » Bien que 75 % du travail d'éditeur s'effectue par Internet, il faut toujours aller boire un café avec ses auteurs une fois de temps en temps... Et l'écrasante majorité de ceux-ci habitent Montréal ou y transitent. Une autre raison qui a justifié le déménagement, c'est le désir de trouver de la relève : « J'ai essayé à Québec et je n'en ai pas trouvé. Peut-être qu'à Montréal... »

Interrogé sur ses relations avec les différents intervenants du milieu littéraire, Guy Champagne versera dans le jovialisme. Sa relation avec son distributeur est excellente, ses confrères éditeurs sont tous des gens formidables et solidaires... il n'y a qu'avec les libraires que l'éditeur a un problème : il a le sentiment de les avoir négligés ! Et il confirme au passage n'avoir jamais payé pour voir quelques-uns de ses livres recevoir le précieux autocollant « Coup de cœur » de Renaud-Bray.

Si l'artisan reconnaît une tare à sa maison d'édition, c'est que sa structure entraîne des délais parfois exagérément longs dans la production, un problème qui se résorbera en partie avec le déménagement. Il souhaite continuer encore un bon bout de temps, car il a toujours envie de se battre avec vigueur pour faire rayonner la pensée des intellectuels québécois. Et, tant que le Conseil des arts conservera son indépendance, il devrait être en mesure de le faire.

POUR ÊTRE BIEN INFORMÉ,
SUIVEZ-NOUS !



ledevoir.com



facebook.com/ledevoir



twitter.com/ledevoir

LE DEVOIR
Libre de penser